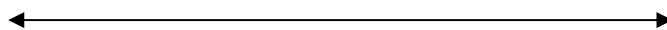


Des enseignements du proverbe en milieu wolof

MODOU FATAH THIAM



Université Gaston Berger - Saint Louis Sénégal
modou-fatah.thiam@ugb.edu.sn

Résumé

Dans cet article, il s'agira d'une volonté de présenter la société wolof comme un groupe qui ne se démarque en rien des autres que l'on voit un peu partout en Afrique, quant à la conservation des valeurs cardinales qui ont toujours garanti l'authenticité, la cohésion. Il met en exergue la richesse d'une littérature orale nourrie d'un lexique particulièrement riche. Les valeurs morales qu'il dégage, à travers le langage proverbial, sont en grande partie, fondées sur l'éducation et les relations humaines.

Mots-clés: proverbe, valeur, wolof, société, notion, réalité, éducation, oral, groupe.

Abstract

In this article, it will be a desire to present the wolof society as a group that is in no way different from the others that we see everywhere in Africa, as to the conservation of the cardinal values that have always guaranteed authenticity and cohesion. He highlights the richness of an oral literature fed by a particularly rich lexicon. The moral values it emerges from proverbial language are largely based on education and human relationships.

Keywords: proverb, value, wolof, society, concept, reality, education, oral, group.

Introduction

La littérature africaine, comme toute autre littérature, dans sa grande richesse, compte des genres majeurs (épopée, conte, mythe, légende) et des genres mineurs (proverbe, devinette) dont chacun a ses propres fonctions. L'épopée exalte les hautes valeurs d'un groupe, le conte critique et distribue le blâme dans sa fonction d'éducation et de divertissement, la devinette cultive la vivacité d'esprit. Quant au proverbe, vecteur d'éducation, il agrmente le discours et consolide l'argumentation.

Chacun de ces genres ou types de récits, à son tour, dit long de la société qui le dit. Le discours fonctionne alors comme un vecteur, un véhicule de pensée, un adjectif qualifiant le diseur, un prisme qui affiche en filigrane toutes les valeurs et réalités en cours dans le groupe parlant («*Ku wax feeñ* », dit-on en wolof (Qui parle se dévoile).

Sous ce rapport, un proverbe est donc une formule langagière bâtie autour d'une leçon de morale relevant de la sagesse populaire que l'on juge nécessaire de rappeler, pour le bien-être social, dans un groupe donné.

Si la citation relevant de l'écriture est empruntée à un auteur qu'il faut toujours préciser, par probité intellectuelle, le proverbe, lui, relevant de l'oralité, n'a pas d'auteur. C'est pourquoi, on se contente de l'introduire par la formule ou la cheville: "*Wolof Ndiaye a dit*".

À cause de cette même absence d'auteur, par métonymie ou restriction, on attribue une bonne partie de la pensée *wolof* à un seul *wolof*, Kocc Barma Faal, qui certes maîtrisait bien cette langue dont il reste un monument, mais qui n'est pas l'auteur de tous les proverbes qu'on verse dans son compte. La renommée de ce personnage est encore prouvée par le chercheur M. Guèye (2002, p.58-78) reprenant A. Sylla dans son article: « Si, comme le souligne Sylla, "parmi les penseurs wolof, les uns se sont distingués dans l'art de créer des proverbes et des sentences", (comme Kothie Barma), les autres dans celui de critique des mœurs (comme Nâmal Gassa) ».

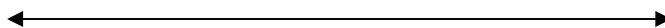
Par conséquent, tous les proverbes appartiennent au patrimoine linguistique d'un pays ou d'un groupe, certains sont très significatifs, mais d'autres ne le sont pas forcément. Certains sont complémentaires, quant à la pensée qu'ils véhiculent, tandis que d'autres se contredisent car célébrant des vertus contradictoires. Ce qui nous permet de dire que les proverbes sont des discours qui reflètent des relations et des réalités sociales plus ou moins connues du grand public. Il est toujours important de tenter d'en analyser ou d'en expliquer, pour mieux faire connaître le groupe en question. Dans le même article, M. Guèye exprime cette idée en ces termes: « Aminata Sow Fall revalorise la pensée *wolof* par la production d'un ethnotexte qui introduit de multiples références à l'oralité sous la forme de proverbes, de dictons et de syntaxes *wolof* qui émaille son texte français ».

Alors, sous cette facette, nous nous proposons, comme d'autres l'ont fait, de mettre en relief la manière dont apparaissent en filigrane les valeurs et les réalités de la société *wolof*, à travers ses proverbes.

Comme tout texte littéraire, le proverbe utilise des indications spatio-temporelles, de même que des acteurs (êtres humains, animaux sauvages et domestiques) et tant d'autres éléments variés dans la vie quotidienne plus connus en milieu rural qu'urbain. Ainsi le langage proverbial reste imagé et métaphorique, tantôt vulgaire et tantôt euphémique.

Des enseignements du proverbe en milieu *wolof*

Modou Fatah Thiam



Ce discours qui véhicule les enseignements fondamentaux du groupe mérite d'être préservé de l'oubli, vu son impact dans le développement de la pensée philosophique et dans l'instauration d'une paix durable, pour la cohésion et l'épanouissement du groupe qui reposent sur des principes que nous mettrons en exergues.

Après un avertissement faisant mention du groupe *wolof* où nos proverbes ont été cueillis, dans une approche thématique, nous aborderons successivement les notions comme l'interdit du gaspillage, la solidarité, l'éducation, les valeurs tranquillissantes et la famille ou la parenté à sacraliser, parmi tant d'autres valeurs cardinales qui sont condensées dans nos proverbes. Une telle étude permettrait de voir à quel point la société serait équilibrée si de tels enseignements étaient assimilés et respectés par tous.

Avertissement

Avant d'aller plus loin, nous tenons à dire que les proverbes *wolof* que nous allons utiliser en guise d'illustration sont recueillis du répertoire des *wolof* du Saloum, actuelle région de Kaolack (Sénégal). On constate que le « langage référentiel » est une réalité. Certains termes français peuvent renvoyer à des localités données, il y a une différence de prononciation en Anglais, selon les appartenances. Au Sénégal, les linguistes font des distinctions entre les catégories de *seereer* (*saafen*, *noon* et *ndut*). De la même façon, les *wolof* présentent des caractéristiques particulières relatives à leur situation géographique : *wolof* du *Saalam*, du *Ndukumaan*, du *Bawol*, du *Kajoor*, du *Waaloo*, etc. C'est sous ce rapport que nous faisons cette précision pour évacuer la question sur d'éventuels termes ou éléments propres au Saloum. Le même constat a été fait par B. B. Betina dans un article (2002, p. 91-120):

Nous appelons langage référentiel tout langage identifiable grâce à une localisation géographique, climatique, à la faune ou à la flore, à l'accent (dans le cas de l'expression orale), et aux mots ou expressions typiques d'une aire donnée. Le langage référentiel est ainsi une façon de s'exprimer en indiquant le lieu où l'on se situe, en nommant les choses qui nous entourent et parlant comme parlent nos concitoyens sans rechercher à polir notre expression, c'est-à-dire sans l'élever aux normes académiques. Le langage référentiel est donc une dénudation de soi, pour laisser transparaître ce qui, ontologiquement et morphologiquement constitue notre personnalité et donc nous distingue des autres.

J. C. Bouvier (2005, p. 53-54), dans son article « Droit de réponse », parlant des langues occitanes, pense également que ce sont des réalisations géographiques d'une même langue qui donnent des dialectes qui ne se conçoivent pas en dehors de leur

appartenance à un ensemble englobant. Ainsi les valeurs et les réalités wolof s'affichent à travers les proverbes *saalum-saalum*¹.

1. Le gaspillage

Dans *Une si longue lettre*, M. Bâ soulevait déjà la question du gaspillage dans les cérémonies. Ce phénomène qui entrave l'économie sénégalaise va crescendo. Les *wolof* ont choisi trois animaux à connotation négative pour décrier l'acte de gaspillage: l'âne, le singe et le chien. Chacun de ces trois acteurs a fait l'objet d'un proverbe isolé. C'est même une insulte d'être comparé à l'un d'entre eux.

L'âne est une bête de somme que certains font travailler sans répit. Et ce n'est pas pour rien que l'auteur Cheik Aliou Ndao, adepte du proverbe, a voulu que son dictateur " *Wór* " le traître soit métamorphosé en âne, donc un mort-vivant. Pourtant l'homme ne lui est pas toujours reconnaissant. Même après sa mort, il est livré aux charognards. Et sous cette facette, l'adage dit:

« *Mbaam bu duufee neex i tan* ».
Les vautours adorent un âne bien dodu.

Le singe est le héros du gaspillage. On dit alors que le champ du singe ne portera jamais de fruits, ou encore :

« *Golo am na almet, tey ñaay bi jeex !* »
Le singe dispose d'une boîte d'allumettes, alors, bienvenus les feux de brousse!

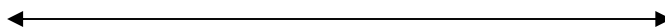
Quant au chien, bien vrai qu'il fasse office d'adjuvant pour l'homme dans ses activités telles que la chasse et la sécurisation de ses biens, en l'occurrence la sauvegarde du troupeau pour l'éleveur, sa posture sociale laisse toujours à désirer, chez les *wolof*, comparé à d'autres animaux. Même les salives de ce compagnon passent pour une grande souillure à telle enseigne que les ustensiles qu'il a purléchés sont lavés et purifiés avec sept eaux. C'est pourquoi on colle un proverbe à sa situation peu reluisante :

« *Gënëlee tax bëti xaj di jooy* ».
C'est à cause de la ségrégation que des larmes coulent des yeux du chien.

¹ " *Saalum-saalum* " désigne les habitants du Saloum (région de Kaolack).

Des enseignements du proverbe en milieu *wolof*

Modou Fatah Thiam



Après avoir collé une étiquette à chacune de ces trois bêtes, la sagesse *wolof* les convoque dans un seul proverbe et avec une comparaison filée, pour décrier le gaspillage, entrave du progrès économique et social:

« *Ku liggéey nim mbaam, yàq ko ni golo, toroq nib xaj* ».

Si on travaille comme un âne et qu'on gaspille le fruit de ce travail comme un singe, alors, on sera aussi misérable qu'un chien.

Il s'agit là d'une forte image, quant aux conséquences immédiates du gaspillage à prohiber à tout prix.

Par ailleurs, le lexique proverbial fait mention du phénomène, en se servant d'autres éléments. C'est le cas avec ce fameux dicton :

« *Am ndaa, toj ndaa, du tax a bari ndaa* ».

Si on brise un canari, parce qu'on a un nouveau, on n'en aura pas beaucoup.

Le proverbe ci-dessus est significatif à plus d'un titre. Il exhorte l'individu à l'initiative économique, par la conservation et par l'utilisation rationnelle de ses biens, mais aussi et surtout, il stimule, chez lui, la reconnaissance qui est d'une très haute facture dans les relations humaines, au même titre que l'entre-aide.

2. La solidarité

La solidarité, pouvant aboutir à une entente sans faille, relève d'une conjugaison de toutes les forces (hommes et femmes, jeunes et personnes âgées), d'une concorde des cœurs.

C'est une valeur cardinale, car si les membres d'un groupe sont unis avec des idées plurielles qui convergent vers le bien-être et l'intérêt de la communauté, ils résisteront à toute force menaçante, si brutale soit-elle, mais désunis par des futilités ou des idées divergentes, ils seront fragiles et vulnérables, même face à la menace la plus insignifiante.

Le sens de la solidarité peut même être de tisser des relations d'amitié fondées sur l'amour de son prochain. Une personne isolée, elle est toujours fragilisée ! Et comme l'a souligné S. Badian (1963, p. 27), dans son roman *Sous l'orage*, une personne, elle n'est rien sans les autres, elle vient au monde entre leurs mains. Elle s'en va de ce bas-monde entre leurs mains.

Dans l'islam, quand un musulman meurt, obligation est faite à toute la communauté de s'en occuper. Mais dès qu'une poignée de personnes s'en occupe, toutes les autres sont libres. C'est ce qu'on appelle le « *fardukiffaaya* ».

Dans cette logique, les moments de bonheur sont partagés de même que ceux de malheur. Ces instants de communion consolident les relations humaines. Dans la contrée du Saloum, comme partout ailleurs au Sénégal, lors des cérémonies, on assiste encore au phénomène du « *ndawtal* » qui correspond à une contribution financière ou en denrées alimentaires [riz, viande (par exemple un bouc ou un mouton), huile, légumes, etc.]. L'ensemble des denrées apportées par un parent, un ami ou un voisin est communément appelé « *ndab* »². Les sommes données lors des funérailles (« *njaal* ») sont à reverser dans le compte de la solidarité. Cette contribution peut atteindre parfois un seuil inimaginable, en couvrant toutes les dépenses consenties par la personne concernée.

Nous sommes dans un monde en pleine mutation, mais où la solidarité, sous toutes ses dimensions, reste encore un viatique pour le triomphe et l'épanouissement du groupe.

Dans la communauté *wolof*, toutes les âmes sont invitées à l'union et à la communion des cœurs, car la solidarité à cultiver et à promouvoir peut être la solution à tous les problèmes. Grâce à elle, nous vivons dans un monde équilibré, avec un échange perpétuel, une redistribution des biens, un renforcement des acquis et capacités, une complémentarité. Par conséquent, dans le discours *wolof*, foisonnent les proverbes qui nous interpellent autour de cette notion:

« *Mbooloo mooy doole* ».

L'union fait la force.

« *Nit nit ay garabam* ».

L'homme est le remède de l'homme.

« *Lu kenn man, ñaar a ko ko dàq* ».

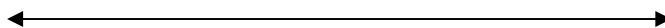
Ce que peut faire une personne, deux le feront mieux³.

² *Ndab* signifie littéralement récipient en *wolof*. Par métonymie ou synecdoque, ces denrées (contenu) sont désignées par le contenant (« *ndab* »).

³ On retrouve ce proverbe (adapté à l'évolution du récit) dans « Le chasseur et le génie voleur de femmes » in *Contes et mythes du Sénégal* de Lilyan KESTELOOT et Bassirou DIENG (1986, p. 90).

Des enseignements du proverbe en milieu wolof

Modou Fatah Thiam



Dans le monde rural, on assiste au fameux phénomène de « *Santaane* » (demande de service, demander un service). C'est un acte de solidarité par lequel une personne demande à toute la population de prêter main forte à quelqu'un qui est dans le besoin, soit pour cultiver ses champs, soit pour accomplir une tâche exigée par la belle famille, soit pour refaire une concession après un sinistre... Une demi-journée suffit pour faire ce qu'une poignée de personnes aurait fait en un mois ou plus. Ce phénomène qui illustre bien le principe de la solidarité conduit à un proverbe :

« *Ba santaane amee ba tey, tool booyatul* ».

Depuis que le « *santaane* » existe, il n'y a plus de « *mbooy* »⁴.

Toutefois, il y a des limites pour cette solidarité. On peut partir de l'individu au groupe, mais on peut aussi repartir du groupe à l'individu. La relation individu-groupe est à gérer avec beaucoup de finesse, vu la ligne de démarcation entre la famille et la société, entre le « moi » et l'« autrui ». Ainsi, face à un sinistre général, il sera préconisé l'attitude selon laquelle charité bien ordonnée commence par soi, ce qui ne serait pas, malgré tout, un défaut. Les *wolof* stipulent dans ce sens :

« *Suma bopp a ma la gënal, du bañ nàa la* ».

Défendre mes intérêts devant les tiens, ne veut pas dire que je te déteste.

« *Bu sikiñ lakandooree, ku nekk sa bos ngày faxas* ».

Si toutes les barbes brûlent en même temps, chacun essuie la sienne.

Tant qu'il n'y a pas de haine ou de rivalité au sein du groupe ou entre deux individus, chacun est soulagé, mais les maillons de la chaîne se brisent avec les hostilités qui ne sont pas toujours évitables. Ces hostilités et leurs conséquences sont encore prises en charge par le proverbe wolof :

« *Ku la yeene mbooy, du la soññ waar* ».

Celui qui souhaite que les herbes envahissent ton champ, il ne t'aidera pas à cultiver un lopin de terre.

Ces types de comportements sont parfois admis, si on accepte que, face à une situation nouvelle, on adopte un comportement nouveau. Alors la haine ou la jalousie sera toujours un blocage pour la solidarité ainsi prônée et qui reste inéluctablement une valeur éducationnelle.

⁴ Champ abandonné par un cultivateur, parce qu'ayant été complètement envahi par les herbes.

3. L'éducation

Dans l'Islam, les hommes ne comptent que par leurs comportements, les actes ne valent que par l'intention qui les sous-tend. L'absence de civisme est synonyme de manque d'éducation, elle jette l'homme dans une posture animale. Le thème de l'éducation constitue un leitmotiv dans le lexique proverbial des *Wolof*. La pertinence de ce thème avait poussé l'auteur A. Sylla (1978, p.116) à affirmer dans son ouvrage, *La philosophie morale des wolof*, qu'il n'existe pas meilleur témoignage que celui des conceptions éducatives, dans l'étude de la pensée d'un peuple. Pour lui, l'activité éducative est une réalité immanente à la nature humaine, dans la mesure où, c'est par ce biais que l'homme cherche à léguer à sa progéniture la somme de ses expériences indispensables à sa survie, ses techniques professionnelles, ses convictions morales et religieuses, les convenances sociales, ses aspirations, ses espérances. Ce qui fait sans doute des conceptions éducatives et de la matière qu'elles véhiculent une sorte de réceptacle culturel où convergent toutes les valeurs acquises, le long de l'histoire d'un peuple.

Pour être plus clair, Sylla (p.116) a même mentionné le vocable "dicton" : « Les penseurs *wolof* ont exprimé les principes de leur éducation dans quelques formules telles que les dictons qui régissent l'attitude de l'éducateur ».

Nous ajouterons pour notre part que ces dictons régissent également l'attitude de l'éduqué ou de celui à éduquer.

Sous ce rapport, la cravache et le châtiment apparaissent constamment dans les proverbes qui véhiculent la valeur de l'éducation avec des bêtes très affectives mais qui, de temps à autre, brutalisent leurs petits:

« *Ganaar dëgg na doom ja, waaye bañul ko* ».

La poule a piétiné son poussin, mais elle ne le hait pas.

« *Nàg wéq na doom ja, waaye bañul ko* ».

La vache a donné un coup de patte à son veau, mais elle ne le hait pas.

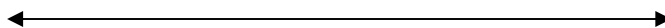
Il existe des valeurs cardinales que la société tente de sauvegarder en les rappelant ou en les prenant en charge par les notions éducationnelles à transmettre. C'est le cas de la pudeur qu'on retrouve ainsi :

« *Bët bu rusul toj* ».

Un œil impudique finit par se crever.

Des enseignements du proverbe en milieu *wolof*

Modou Fatah Thiam



Parfois, c'est la gérontocratie ou la notion d'autorité qui est évoquée pour revenir sur l'importance de l'éducation. Il y a tout un ensemble de proverbes conçus pour renforcer le système de l'éducation dans la société traditionnelle:

« *Jooyi gunee gën jooyi mag* ».

Mieux vaut voir pleurer un enfant que de voir pleurer un adulte.

« *Ku amul kilifa jinne di sa kilifa* ».

Qui n'obéit pas à une personne (ses proches) obéira à un djinn (autrui).

« *Ku yaroowul ci kërgi, yaroo ci mbedd mi* ».

Qui ne se fait pas éduquer à la maison se fera éduquer dans la rue.

L'apprentissage ou l'enseignement va de pair avec l'éducation. L'ignorance ou l'absence d'instruction est synonyme de cécité. *Lat Jóor Jóop*, à sa conversion, est nommé « *Silmaxa* », variante de « *Sëlmaxa* » (l'ignorant ou encore l'aveugle), parce qu'il ne savait rien des principes de l'Islam. Donc chez les *Wolof*, le savoir est incontournable, d'où l'importance du proverbe:

« *Gumba du jiite yoon* ».

Un non voyant ne peut pas être à la tête d'une marche.

Par ce proverbe, nous comprenons que si on ne maîtrise pas un domaine, on ne peut pas y être un maître d'œuvre. C'est uniquement par le savoir et le savoir-faire ou le savoir-être qu'il faut occuper les devants de la scène. La quête de la connaissance est ainsi une rude épreuve qui nécessite beaucoup de sérieux selon la pensée *wolof*:

« *Jàng ja* ».

La détermination est la seule condition de l'apprentissage.

« *Jàngoo tari, fen lay taaw loo* ».

Vouloir réciter sans avoir appris au préalable, c'est vouloir mentir.

« *Loo doonul taalibéem doo doon sërĩñam* ».

On ne peut pas être un maître dans un domaine sans y avoir été un disciple.

Cet apprentissage englobe toutes les facettes de la vie de l'homme : le passé, le présent et le futur.

Tous les proverbes s'intéressent à l'être humain qui est au cœur de la littérature, conformément à la pensée de l'historien J. Ki Zerbo qui déclare, en sa qualité de dépositaire transmetteur: « Pour nos ancêtres, l'homme était considéré comme la valeur au-dessus de toutes les

valeurs...C'était le principe de vie de nos ancêtres, de nous aujourd'hui, et dont on doit ressentir la fierté de les léguer à nos enfants »⁵.

Selon cet historien, l'éducation est le logiciel de l'ordinateur central qui programme l'avenir des sociétés et il souligne donc que la démarche diachronique repose sur la complémentarité ou l'interdépendance entre les fourchettes de temps de la vie. Il préconise une convocation du passé, pour une meilleure prise en charge du présent, et éventuellement une appréhension du futur. Si nous considérons l'ouvrage⁶ de Ki-Zerbo, nous comprendrons que l'absence d'éducation rend la vie impossible ou insensée.

En Afrique traditionnelle, l'historien par excellence étant le griot, dans *Soundjata ou L'épopée mandingue*, D.T. Niane (1960, p.10) fera dire à la mémoire institutionnalisée, le griot Djéli Mamadou Kouyaté que le monde est vieux mais l'avenir sort du passé. Un des proverbes examinés stipule déjà ce retour au passé :

« *Ku xamatul foo jëm, dëpp dellu fa nga jogee woon* ».

Qui ne sait plus où aller, doit retourner à son point de départ.

Dans cette société moderne où toutes les valeurs sont presque perdues, le retour aux sources authentiques est sans doute inscrit dans le système d'éducation. La vie en société est fondée sur le bon sens des hommes. Le proverbe, plus rural que citadin, fait la force des anciennes générations appelées à transmettre cette valeur à la postérité et à participer à son apprivoisement dans le monde urbain, pour une règle de conduite susceptible de favoriser l'harmonie du groupe. Il s'agit d'un discours codé, à décoder, qui, en voyageant, se verra toujours adapté aux besoins et aux réalités du groupe qui l'insère au cœur de la transmission du savoir et de l'expérience vécue. C'est pourquoi, dans la coproduction qu'il a préfacée, Boubacar Boris Diop souligne:

Ces proverbes et dictons *wolof*, précédés d'un discret appareil didactique rappelant l'itinéraire et la vision culturelle du peuple *wolof*, donnent l'illustration de «condensés des savoirs et de sagesse endogènes». Véritables «Bouquets de sagesse», ils se faufilent «à travers les méandres tortueux de la tradition et des valeurs esthétiques et éthiques » d'un peuple⁷.

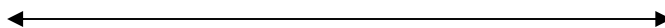
⁵ Extrait d'un discours tenu à l'Université de Yaoundé, lors d'un atelier sur " Le sens de la vie sociale en Afrique traditionnelle".

⁶ .1990, *Eduquer ou périr*, Paris, Harmattan.

⁷ . Cissé Mamadou et Karine Abdel Malek, 2014, *Proverbes et dictons wolof*, Paris, Présence Africaine.

Des enseignements du proverbe en milieu *wolof*

Modou Fatah Thiam



Pour sortir de l'impasse de la modernité où on peut perdre certaines valeurs de l'éducation, la sagesse préconise un retour ou une référence aux valeurs passées traditionnelles qui est sans cesse prôné chez les *Wolof* comme partout ailleurs en Afrique où les faits ne sont jamais isolés.

« *Footarteku damul ganaaw ag jaan* ».

Faire un demi-tour ne brisera jamais la colonne vertébrale d'un serpent.

Le phénomène d'intertextualité ou d'interférence n'est point un fruit du hasard, vu que tout discours croise sur son chemin d'autres discours. Il peut s'expliquer par le fait que toutes les couches sociales, dans leurs réalités profondes et parfois variées, ont des points de recoupement. Sous ce rapport, si S. Badian (1963, p.56) parle du « séjour dans l'eau (qui) ne transforme pas un tronc d'arbre en crocodile », parmi les proverbes que nous avons collectés du milieu *wolof* en général et du Saloum en particulier, l'équivalent serait :

« *Bul gëj agis sa màggat, batax nga ne sax na bëñ ci diggante bi* ».

Il ne faut jamais dire que durant une longue absence, le vieillard édenté a poussé des dents, entre temps.

Dans sa fonction globalisante, le proverbe fait de l'éducation ou de l'enseignement son épine dorsale et il y greffe un ensemble de pensées qui visent à asseoir l'homme dans un univers harmonieux et équilibré. Ce faisant, le proverbe s'intéresse à d'autres volets pour l'humanisation de l'homme qui ne peut s'épanouir que dans la tranquillité.

4. Les valeurs tranquillisantes

Chaque individu comprend l'importance que peuvent jouer, dans toutes les langues, les proverbes qui, sous la forme de phrases courtes, faciles à mémoriser, recèlent un grand trésor de sagesse populaire. On est d'avis que par un court proverbe, on exprime souvent une idée de façon plus efficace et plus convaincante que par un long discours. La connaissance ou l'imprégnation des proverbes est nécessaire pour une parfaite maîtrise de la langue et pour le meilleur comportement. Comme autres valeurs utiles au bon comportement, on retient que, outre le gaspillage, la solidarité et l'éducation, beaucoup d'autres sont encore mises en exergue par les proverbes en milieu *wolof*. Ils relèvent de la bienséance, des règles de l'art ou de l'acceptation de l'autre avec ses particularités, etc.

Pour ce qui est de la bien séance ou du sens aigu de l'honneur, la valeur morale voudrait qu'on dise ce qu'on fera et qu'on fasse ce qui a été dit. L'acte et la parole vont souvent de pair. Dans l'actualité politique du Sénégal, Me Abdoulaye Wade et son successeur Macky Sall ont largement souffert des critiques, avec des proverbes à l'appui, à cause de promesses politiques non tenues. Dans le roman *Sous l'orage* que nous avons précité, où foisonnent les proverbes, le grand problème des adultes pour le projet de réconciliation reste la promesse faite à Famagan. On s'interroge sans cesse sur « la parole donnée ». Le non-respect de la promesse est souvent qualifié de pur mensonge. Or le mensonge est un mauvais phénomène social qui discrédite la personne.

D. Maingueneau (2005, p. 64-75) écrit dans ce sens : « Ce sont inévitablement les phénomènes sociaux perçus comme importants- à quelque titre que ce soit-qui retiennent plus facilement l'attention et sont les mieux subventionnés ».

Les *Wolof* ne manquent pas de rejeter le mensonge par des proverbes comme :

« *Gor ca wax ja* ».

Le noble se reconnaît par le respect de la parole donnée.

« *Booy wax yaangi raw buum, boo noppee, yeew nga sa bopp* ».

En parlant, la personne tisse une corde, dès qu'elle finit elle se ligote.

Dans son article sur l'œuvre d'Aminata Sow Fall, M. Guèye (2002, p. 58-78) revient sur le sens de l'honneur qu'il faut préserver à tout prix. Il écrit à ce propos : « Ngoné rappelle ainsi à son fils les vertus cardinales de la bonne conduite morale. La conséquence d'une conduite irrespectueuse des convenances sociales est la honte ou « *gacce* » en *wolof*. La honte ne va pas avec le sens de l'honneur, une valeur fondamentale de la société *wolof* ».

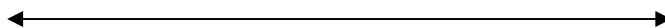
Toujours est-il que, la démesure ou l'extravagance sont des antivaleurs, par conséquent, en toute chose, il faut un peu de la modération, une autre valeur tranquillisante.

Dans toutes les sociétés, il existe des formules langagières qui condamnent l'excès, toujours lourd de conséquences, que ce soit dans les proverbes, les opinions admises, les expressions idiomatiques ou autres. Si on se rappelle encore les propos de Makhtar Seck de Mboro⁸, il mettait son auditoire en garde, devant le manque de modération, quand il disait :

⁸. Il s'agit d'un sénégalais vivant dans la région de Thiès et très bien réputé dans la maîtrise de la sagesse *wolof*.

Des enseignements du proverbe en milieu *wolof*

Modou Fatah Thiam



« *Bakan du mbaam, waaye ku ko tëë wacc mu wangeetu la* »

L'âme n'est pas un âne mais si on la chevauche sans cesse, elle finira par lancer une ruade.

Une façon de dire que qui se fait esclave de ses désirs en subira les contrecoups.

Chez les *Wolof*, beaucoup de proverbes ont été conçus pour bannir l'excès, l'extravagance ou la démesure comparés à la valeur morale sociale. « La littérature proverbiale », comme le nomme K. Yao (2008, p.91-103), se reconnaît par des préoccupations communes avec les autres genres de cette vaste matière dite littérature orale relative à la réalité ou au système de fonctionnement de la société, quant à l'harmonie, la tranquillité et le bien être du groupe :

La littérature proverbiale qui fait partie de la littérature dite orale est une réalité dans la mesure où le conte, le mythe et le proverbe relèvent de la tentation de définir la place de l'homme, conduite morale et sociale et le sens de son existence morale et sociale et le sens de son existence en s'appuyant sur la tradition des ancêtres.

La pensée proverbiale qui s'intéresse tant à la conduite vise essentiellement à instaurer un groupe social équilibré propice à l'épanouissement des êtres. Nous pouvons citer des proverbes illustratifs comme :

« *Bët du yenu, wàaye xam na lu bopp àttan* ».

L'œil ne supporte pas de charge, mais il peut apprécier une charge supportable par la tête.

« *Lu ëpp tuuru* ».

Le trop plein déborde.

« *Lu fees ci xol féeñ ci kanam* ».

Ce qui inonde le cœur submerge le visage.

On constatera que, en grande partie, ce sont les parties du corps qui sont mises en relief, par exemple l'œil, la tête, le cœur, le visage... Sans Compter la prédominance liquide avec les termes « *tuuru* » (déborde) et « *fees* » (plein). D. Maingneneau(2005, p. 64-75) parle de « types de discours attachés à un secteur d'activité de la société avec toutes les subdivisions dont on peut avoir besoin ». La notion de limitation ou d'interdit face à l'excès ne permet pas toujours d'étouffer les défauts humains.

Alors pour des soucis d'un équilibre social, en milieu *wolof*, la résignation a sa valeur. D'une remarque d'ordre général, l'homme est ingrat par nature. Il est rare qu'on reconnaisse devoir à ses bienfaiteurs une fière chandelle. Mais la philosophie *wolof* voudrait que la personne fasse ce qu'elle doit faire et adviendra que pourra. « La littérature proverbiale », par son caractère universel, se propose d'embrasser l'ensemble des secteurs qui concernent la

catégorie humaine dans ses réalités quotidiennes et les contrastes, comme le souligne Yao (2008, p. 91-103) : « Le proverbe est un genre pluridimensionnel où se rencontrent la sociologie, l'histoire, la linguistique, la littérature et la rhétorique ».

Pour souligner la complexité qui entoure l'être humain, et supporter le défaut de l'ingratitude qu'il faut intégrer malgré tout, on dit souvent qu'un seul bâton suffit pour conduire un troupeau de bêtes, alors que pour gérer un groupe de personnes, il faudra à chacun son propre bâton. Cette considération laisse entendre que les hommes sont aussi différents que les doigts d'une main et qu'il faut toujours accepter l'adversité qui pourrait naître de cette différence.

Les philosophes disent que la liberté d'un individu s'arrête là où commence celle d'un autre. Dans son ouvrage, D. Stern (2005, p.159) revient sur cette nature humaine prise en charge par les lois de l'éducation: « Elle (l'éducation) tend tout à la fois à développer dans l'homme ce qui le rend semblable à tous les hommes et ce qui l'en différencie ».

Dans une logique de créer un groupe homogène et éviter les frustrations inutiles, la pensée *wolof* véhicule des proverbes inscrivant l'ingratitude dans le train de vie quotidien. Ce que D. Stern appelle « l'unité dans la variété » ou encore « la liberté dans l'harmonie », grâce à une éducation qui cultive l'espèce et soigne l'individu. C'est le cas du proverbe *wolof* qui suit :

« *Ku yar sa kuy buy daan yaw lay njëkka daan* ».

Qui engraisse un bœuf sera le premier à recevoir de ses coups de tête.

Face aux défauts du genre, il sera préconisé par la philosophie de l'individu-groupe un certain nombre de comportements qui aboutissent inévitablement à une récompense. Sous ce rapport, la patience, la soumission et la douceur sont parfois à cultiver, car elles sont gage de réussite selon le discours proverbial:

« *Ku muñ muuñ* ».

Qui endure les difficultés sourira.

« *Ku nangu, nangu loo moomul* ».

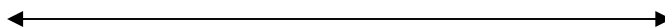
Toute personne soumise bénéficiera de ce qui ne lui était pas destiné.

« *Lu la mar mayul, màtt du la ko may* ».

Ce qu'on ne peut pas avoir en léchant, on ne peut pas l'avoir en mordant.

Des enseignements du proverbe en milieu *wolof*

Modou Fatah Thiam



Ces trois proverbes peuvent donner une idée du fruit succulent que l'individu peut récolter, en acceptant les défauts humains tels que l'ingratitude ou l'égoïsme.

À beau vouloir échapper aux contraintes et aux désagréments causés par autrui, l'homme se heurte à des réalités sociales qui l'y obligent. D'autant plus que dans la vie où on a toujours besoin d'un plus petit que soi, les uns font subir aux autres une altercation profonde pour des raisons liées à des pouvoirs ou à des richesses. Cette situation contraignante relève des inégalités sociales ou différences, lesquelles relèvent de la volonté divine et que la philosophie *wolof* intègre aussi sous forme de critique sociale :

« *Cereey buur ronqooñi baadoolo lañ koy siime* ⁹ ».

Ce sont les larmes des paysans qui servent à imbiber le couscous du roi.

« *Looy bañ, ku la ëppdoolee la ko tegul* ».

Si on parvient à refuser une chose, c'est parce qu'on n'y a pas été assujetti par quelqu'un de plus fort.

Dans la pièce *Lat Dior ou le chemin de l'honneur* T. Bâ (1976, p.35) brode sur l'intrigue, le sentiment de mécontentement d'un sujet, face aux tracasseries d'un roi impitoyable. Il présente Madaour indifférent au deuil qui frappe le Cayor et le couvre de honte, avec la mort du Damel Samba Lawbé, « tué comme un chien ». Il ne compatit pas à cette douleur, au contraire, il jubile, en avançant que le peuple doit danser, à chaque fois qu'un roi meurt, même s'il fut un bon roi. Mor Maram convoque cette loi de la suprématie et de l'ingratitude, pour amener Madaour à accepter cette dure réalité : « Tu oublies Madaour que la loyauté est une jeune pousse qui ne grandit qu'arrosée de larmes du peuple ».

Quant à l'égoïsme, c'est un défaut à côté de l'ingratitude qui pousse la personne à se focaliser sur des intérêts crypto personnels, à s'activer pour avoir des retombées de son action. La notion d'entre-aide et de gratuité sont inexistantes devant ce défaut humain bien pris en charge par les proverbes :

« *Ganaar bu toppee kuy taxani, dafagisul kuy boji* ».

Si la poule suit une ramasseuse de bois, c'est parce qu'elle n'a pas vu une pileuse de mil.

⁹. Le phénomène qui consiste à tremper le couscous avec de l'eau chaude pour ensuite verser de la sauce est bien connu au Saloum. C'est un moyen d'accommodation, car sans cela, il faudra beaucoup plus de sauce, ce qui n'est pas aisé pour un paysan qui vit au jour le jour.

« *Kuy dog, dogit a tax* ».

Si on découpe une entité, c'est pour en avoir un morceau.

Par ailleurs, il faut souligner que dans l'enseignement des proverbes en milieux *wolof*, on tiendra toujours compte des limites de la personne.

Selon la philosophie musulmane *wolof*, seul Dieu est qualifié d'omnipotent, d'omniscient et d'omniprésent. Après LUI, les saints qui ont le statut de lieutenant bénéficient de dons inouïs comme celui d'ubiquité et la capacité de prédire l'avenir. Mais le commun des mortels se caractérise par son imperfection, son incapacité de réaliser tous ses projets de son vivant. On meurt toujours, laissant derrière un désir inassouvi (« *Ku dee baayi mbebet* »). Si l'on considère le monde avec les innovations et les nouvelles techniques de communication, les efforts consentis pour le développement de l'homme ont donné naissance à ce qu'on appelle « un village planétaire » et dont Baye Niass, l'un des guides religieux les plus célèbres du Saloum en avait parlé au Ghana, lors d'une causerie avec Tito et Brejnev invités par Nkrumah pour l'inauguration de l'«Institut Idéologique Kwamé Nkrumah ».

Mais dans le passé, l'homme avait prévu, dans sa communication, de mettre en relief ses limites, pour cultiver la notion de résignation. Sous cette facette, les *Wolof* ont, dans leur lexique, des proverbes qui ramènent la personne à sa juste valeur et la conscientisent sur son caractère d'être faillible, limité, impuissant :

« *Fa yaw la yegg, du man yeggufa* ».

On ne peut pas aller partout où on est accusé pour réfuter des accusations.

« *Ku tukki, ñu reer sa ganaaw* ».

Si quelqu'un voyage, on dînera en son absence./

Qui part à la chasse, perd sa place.

« *Xalangu dajut reew* ».

On ne peut jamais rouler sur toute la terre.

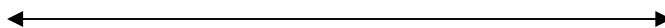
« *Gandaw du bañ* ».

Etant absent, on ne peut rien refuser.

Tous ces proverbes véhiculent presque la même idée, ils évoquent la notion d'espace et soulignent, chez l'homme ordinaire, l'absence du don d'ubiquité. Ils lui refusent encore le statut d'omniprésent ou d'omnipotent. Il s'agit donc là d'une faiblesse humaine parmi tant d'autres, surtout celle de la femme, avec sa capacité de séduction ou d'attraction.

Des enseignements du proverbe en milieu *wolof*

Modou Fatah Thiam



Si l'on considère la notion de double postulation chez Baudelaire ou le pouvoir de séducteur dont il parle dans son poème « À une passante », on comprendra mieux la force de séduction chez la femme. Selon ce poète, en tout homme sommeille une double-postulation, l'une tournée vers Dieu et l'autre vers Satan. Tous les éducateurs ou les saints de Dieu ont voulu refuser ce parallélisme : Dieu-Satan, esprit-matière, vérité-mensonge, bien-mal. Ils tentent de promouvoir le bon côté au détriment de l'autre, c'est-à-dire, se soumettre à Dieu qui nourrit l'esprit saint qui fait découvrir la vérité qui pousse à faire du bien. Cependant tout le monde n'est pas saint.

Dans la société *wolof* comme chez les autres, la femme est considérée comme une force qui va crescendo, une force dont l'homme doit se méfier, car pouvant, à tout moment, réveiller ce qui dort en lui : la libido. Ainsi, elle reste éternellement un objet de convoitise, un objet-valeur dans bon nombre de récits ou de discours. On peut admettre, qu'en réalité, il existe toujours une attirance des hommes par les femmes, conformément à l'idée de G. Apollinaire (1913, p.15) qui avoue dans « Zone », premier poème de son recueil *Alcools* : « Ces femmes ne sont pas méchantes elles ont des soucisToutes même la plus laide a fait souffrir son amant».

Dans *Une si longue lettre*, M. Bâ (1978, p. 94) souligne également que l'amour est à la fois le sel et la saveur de la vie.

Par sa philosophie, à l'aide de proverbes, l'homme tente de justifier sa faiblesse, son penchant ou sa soumission volontaire ou involontaire à la femme. On a toujours besoin de voir ces sentiments partagés, par crainte de marginalisation. Dans *Les pratiques de la communication*, B. Mayer (1998, p.10) souligne, pour sa part, qu'exprimer sa pensée, ce n'est que trahir le désir, secret ou avoué, de la voir partagée, vu que beaucoup de situations de communication, sinon la totalité, correspondent ainsi au souhait de modifier les conceptions ou le comportement d'autrui. Cette idée à partager sur la suprématie féminine apparaît à travers les proverbes suivants :

« Jigéen du rëbb sooy ».

Une femme ne retourne jamais bredouille d'une séance de chasse.

« Joongamaa man jambàar ».

Une belle dame est plus forte qu'un brave homme.

La femme séductrice qui est ainsi mythifiée reste un grenier qui nourrit la famille. Elle est à la centralité de toutes les valeurs que les *Wolof* défendent sous moult formes.

5. La parenté et la famille

La cellule familiale est le point de départ de la couche sociale. Les décisions font l'objet de concertations à l'interne avant d'atterrir à la place publique où on essaie, à tout prix, de taire les querelles internes. Le mariage, union par le sang, demeure le lien authentique qui régit les hommes.

Dans son ouvrage *Société wolof et discours du pouvoir*, le professeur B. Dieng (2008, p.73) souligne que dans l'épopée du *Kajoor* qui s'articule autour des rapports de consanguinité, alliance et filiation, il existe un foisonnement de personnages qui entretiennent, à des degrés divers, des relations de parenté: petit-fils, fils, parents, grands-parents, etc.

Cette relation est bien prise en charge par le discours proverbial. Il y va de la tranquillité des uns et des autres ou de la protection des faibles par les forts. Sous ce rapport, chez les *Wolof*, on peut relever les proverbes suivants qui se focalisent sur les liens de parenté :

« *Geenab golo gudd na, wàaye foo ci dëgg, borom yëg ko* ».

La queue du singe est longue, mais si on la piétine, à tous les niveaux, il le sent.

« *Gàcceg néeg, doomindey moo koy faj, bu yeggee ci pénc, doomu baay moo koy faj* ».

Au sein de la maison, c'est le frère qui lave un affront, mais sur la place publique, c'est le demi-frère qui le lave.

« *Koo ëppul i mbokk, manoo koo jëw* ».

Si on n'a pas plus de proches qu'une personne, on ne pourra pas la calomnier.

La descendance ou la filiation tout comme l'ascendance instaure des droits et des devoirs qui peuvent même peser sur la conscience. L'hérédité deviendra sous cette facette un caractère sacralisé par la philosophie *wolof*:

« *Bu ñuy waññi xeetit, boolewuñ ci ndey ak baay* ».

S'il arrive qu'on recense les proches d'une personne, inutile de citer son père et sa mère.

« *Bu ñay di xàll mbabal doom yaa tax* ».

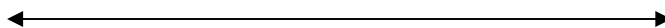
Si l'éléphant laye une forêt, c'est pour ses éléphanteaux.

« *Ku jur doom, deewoo* ».

Les morts qui ont laissé des enfants, ils ne sont pas morts.

Des enseignements du proverbe en milieu *wolof*

Modou Fatah Thiam



« *Ñu bokk niroo* ».

Tous ceux qui ont des liens de parenté ont forcément des traits de ressemblance.

« *Lu ñu donn mu dëgër* ».

Un caractère héréditaire est un caractère authentique.

« *Ku añaanee sa ndono, sa deewin ñaaw* ».

Qui, par méchanceté, veut priver ses héritiers de ses biens, mourra vilement.

On peut voir à quel point le discours proverbial s'intéresse à tous les secteurs de la société. Un auteur comme Maingueneau (2005, p. 64-75) pense que même les genres qui sont définis par leur auteur, tels que la littérature ou la philosophie, le sont à l'intérieur de pratiques verbales instituées. Par ailleurs, l'adage dit qu'un cœur qui soupire n'a point ce qu'il désire et les *Wolof* prônent la résignation, en faisant encore allusion à la relation parentale, en ces termes :

« *Ku jisul yaay nàmp maam* ».

Si on ne voit pas sa mère on tête le sein de sa grand-mère.

« *Ku amul linga bëgg am la fa sës* ».

Si on n'a pas ce que l'on veut, on se contente de ce qu'il y a.

À travers les enseignements du discours proverbial, nous comprendrons la portée de la pensée qui stipule que la personne appartient à 50% à ses proches, avec qui elle partage le bonheur pour se réjouir davantage, avec qui elle partage également le malheur pour l'alléger.

Conclusion

À notre sens, toute étude portant sur les proverbes d'un groupe social donné entre dans une logique de diffusion et de préservation d'une valeur universelle.

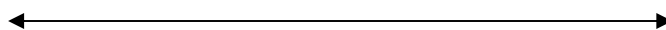
L'importance du proverbe *wolof* n'est donc plus à démontrer, dans une société aussi colorée que celle sénégalaise où le Français reste la langue officielle et le *Wolof* la langue nationale. Outre les valeurs véhiculées à travers une sagesse populaire, il répond à un besoin de communication: la volonté de convaincre ou de s'affirmer. Ce qui fait qu'un bon communicateur peut cultiver l'égoïsme car ceux qui produisent un discours émaillé de proverbes ou de citations passent pour de bons communicateurs et attirent sur eux tous les regards et attentions. Et sous ce rapport, une prolifération des auteurs de recueils de proverbes communément appelés parémiographes doit voir le jour.

Voulant toujours mieux véhiculer la valeur voulue, dans les travaux de collecte du genre, le chercheur peut souvent rester sur sa faim, les proverbes étant considérés comme de petits papillons dont nous saisissons les uns, au moment où d'autres nous échappent, comme le précise un proverbe : « *Li duuf ci nag wi lepp, xejul ci cin* » (Une marmite ne peut pas contenir tous les bons morceaux du bœuf). Il y a beaucoup à dire encore sur la matière. Cet article ne saurait nous permettre de faire l'inventaire complet d'un groupe social aussi vaste et au vocabulaire aussi riche que le *Wolof*. Ainsi nous promettons, dans un futur proche, de continuer à faire découvrir ces proverbes *wolof* dans un recueil. Un tel projet recouperait la pensée d'A. N'DAW (1979, p. 9-19), selon qui, il ne faut pas écarter d'un revers de main les valeurs spirituelles et morales que notre tradition a établies dans la mesure où il s'agit, tous ensemble, de repenser nos valeurs, de mieux les comprendre, de les confronter aux conquêtes de la connaissance et de l'expérience vécue.

Références bibliographiques

- APOLLINAIRE Guillaume, 1913, *Alcools*, Paris, Gallimard.
- BÂ Thierno, 1976, *Lat Dior ou le chemin de l'honneur*, Dakar, Nouvelles Editions Africaines.
- BÂ Mariama, 1979, *Une si longue lettre*, Dakar-Abidjan, NEA.
- BADIAN Seydou, 1963, *Sous l'orage*, Paris, Présence Africaine.
- BAÏF Jean-Antoine de, 1576, *Les Mimes, Enseignements et Proverbes*, Paris, Lucas Breyer.
- BETINA Bégong-Bodoli, janvier 2002, « Juan Rulfo et Ahmadou Kourouma : de la mexicanisation de l'espagnol à l'africanisation du français », U.G.B-Saint Louis, *Langues et Littératures*, n° 6, p. 91-120.
- CISSE Mamadou et KARINE Abdel Malek, 2014, *Proverbes et dictons wolof*, Paris, PrésenceAfricaine
- DIAL Pape Abdoulaye, 2009, *Dictionnaire Wolof-Français*, Dakar, EENAS (2^{nde} édition).
- DIENG Bassirou, 2008, *Société wolof et discours du pouvoir*, Dakar, P.U. de Dakar.
- DIENG Bassirou et KESTELOOT Lilyan, 2007, *Contes et mythes du Sénégal*, Paris/Dakar, Enda/Maisonneuve.

Des enseignements du proverbe en milieu wolof
Modou Fatah Thiam



- ENO-BELINGA Samuel Martin, 1990, *Comprendre La littérature orale africaine*, Saint-Paul, Les classiques africaines.
- GUÈYE Médoune, janvier 2002, « Tradition orale et philosophie wolof chez Aminata Sow Fall : une esthétique transgénérique et transculturelle dans *Le revenant* », U.G.B-Saint Louis, *Langues et Littératures*, n° 6, p. 58-78.
- KI-ZERBO, Joseph, 1990, *Eduquer ou périr*, Paris, Harmattan.
- MAINGUENEAU Dominique, Mai 2005, « L'analyse du discours et ses frontières », *Marges Linguistiques*, n° 9, p 64-75.
- MAYER Bernard, 1998, *Les pratiques de la communication*, Paris, Armand Colin.
- MESANGERE M. D. La, 1823, « *Dictionnaire des proverbes français* », Paris, Treuttel et Würtz.
- N'DAW Alassane, 1973, « Pensée africaine et développement », *Presse Universitaire de France*, n° 3, p. 9-19.
- NIANE Djibril Tamsir, 1960, *Soundjata ou L'épopée mandingue*, Paris, Présence africaine.
- STERN Daniel, 2005, *Esquisses morales, pensées, réflexions et maximes*, Paris, L'Harmattan.
- STRECK Alai, 2008, *Les proverbes et la vie*, Paris, L'Harmattan.
- SYLLA Assane, 1978, *La philosophie morale des wolof*, Dakar, Sankoré.
- YAO Kouadio, janvier 2008, « Le problème du fonctionnement du proverbe dans la communication », U.G.B-Saint Louis, *Langues et Littératures*, n° 12, p. 91-103.